PRIX, QUATRE-SOUS. Quebec, 22 Juin, 1843. Vol. 4.—No. 86.

COURAGE CIVIL. — HONNEUR. — PATRIE. — LIBERTÉ. — PROGRÈS.
GAITÉ. — SANTÉ. — BIEN-ÊTRE. — SAVOIR.

LE FANTASQUE,

JOURNAL CRITIQUE, INDUSTRIEL, LITTÉRAIRE ET NATIONAL, DES DEVOIRS, DES DROITS ET DES INTÉRÊTS CANADIENS.

Je n'obéis ni ne commande à personne, je vais où je veux, je fais ce qui me plaît, je vis comme je peux et je meurs quand il le faut.

Imprimé et Publié par { N. AUBIN, *Rédacteur.* / Wm. H. ROWEN, *Imprimeur.* } No. 32, Rue St. Jean, Haute-Ville.

Ce journal paraît deux fois par semaine, le MERCREDI et le SAMEDI. L'année ou vol. se compose de 52 numéros et se devise en trimestres de 24, sans perte pour l'abonné.—Le Prix d'abonnement est de 2 piastres par année payable trimestriellement d'avance.—On ne reçoit pas de souscription pour moins de six mois.—Le prix du port par la poste est une *piastre* pour toute la province.—Tout communication, demandes ou réclamations devront être affranchies.—On insère *gratuitement* tous les article d'utilité et d'intérêt publics ; ceux de nature purement personnelle ou privée ne seront admis que moyennant rémunération de 2 sous parligne.

Prix des Annonces.—*Première insertion*, 6 lignes et au dessous, une demi piastre. Au dessus de 6 lignes, 8 sous la ligne. *Chaque insertion subsequente* se fait au quart des prix ci-dessus.—Les annonces non accompagnées d'ordre sont continuées jusqu'à avis contraire.

PRIMES.—On donne le journal *gratis* aux personnes qui fournissent des annonces au montant de quatre piastres. Celles qui en insèrent pour dix piastres ont droit en outre à 4 ouvrages d'impression pour la valeur de 2 piastres. On déduit moitié aux encanteurs, à prendre en ouvrage. Les agents reçoivent la feuille *gratis*.

Mélanges Littéraires.

La mère en permettra la lecture à sa fille.

PIERRE.

Pierre, la tête en feu, les yeux troublés ne reconnaissant pas son capitaine ; ce qu'il vit seulement en revenant à lui, c'est que Marie n'était plus là ; il la chercha du regard, et se rappelant un dernier coup-d'œil agaçant, il se persuada que cet officier qui l'interrogeait brutalement lui avait enlevé la jeune fille :

—Où est-elle ? s'écria-t-il d'une voix tonnante, qu'en avez vous fait ? Vous n'en répondez malheureux !

En parlant ainsi il tira son sabre et en dirigea la pointe contre son capitaine. Celui-ci se mit en défense et un combat s'engagea entre deux hommes, si l'on peut appeler un combat la lutte insensée d'un malheureux fou de douleur contre un adversaire calme et froid qui n'a besoin que de faire un mouvement pour parer des coups mal assurés, cependant le sabre de Pierre ne s'était pas levé en vain ; il retomba sur le bras de son capitaine sans le blesser, il coupa le drap de son habit seulement. Au même instant le cri particulier avec lequel les Vendéens s'excitaient au combat se fit entendre, quelques coups de fusils éclatèrent derrière une haie de jardin. A ces cris, à ce bruit, Pierre parut sortir tout d'un coup d'un rêve funeste ; le nuage qui lui avait devant les yeux se dissipa. Il court à ces hommes, les réveille, les excite, leur montre l'ennemi et le combat s'engage entre les Vendéens et les Républicains. Ceux-ci, après quelques coups de fusil, elle traverse le pont qui sépare du faubourg, elle vient en aide aux soldats que commandait Pierre et les Vendéens repoussés se retirent et s'enfuient une seconde fois. Quatre fusiliers s'emparent ensuite de Pierre, lui font traverser le faubourg Saint-Jacques et le conduisent à une vieille tour bâtie à la tête du pont et qui vient d'être aujourd'hui démolie pour faire place à un joli quai que vient battre le flot de la Loire. Pierre se jette sur la paille humide et s'endort un profond sommeil.

Quand il ouvrit les yeux le lendemain matin, les rayons du soleil passaient au travers de sa prison. Il regarde, il s'étonne, il touche les murs avec sa main ; quoique Nantais, il n'avait jamais vu de tels murs extérieure de la tour ; il ne sait donc où il est. Il s'élance vers la fenêtre grillée, il se cramponne aux barreaux ; il reconnait la Loire, la belle rivière, le faubourg, la ville, la côte Saint Sébastien, où il voit resplendir au loin sa maison paternelle ; il retombe alors dans sa prison et la cache dans ses mains il se rappelle les événemens de la veille... Tout se reproduit à son souvenir avec une fidélité singulière, le combat, la mission dont on l'a chargé, la jeune fille qui l'a séduit un moment, et ce qui le console d'épouvante et de terreur, c'est la voix de son capitaine qui lui semble encore retentir à ses oreilles ; il la reconnait alors parfaitement, et il se souvient aussi de son crime, de ce sabre qu'il a tourné contre la poitrine de son capitaine et que ce digne officier a fait tomber de sa main ; et en effet il cherche son arme criminelle, le fourreau seul est à ses côtés.... Quel a pu être la cause de ce délire ? Sobre par tempérament et par habitude, il sait qu'il n'a bu qu'un seul verre de vin, et il ne peut pas se persuader que, dans l'état d'agitation où il était cela seul ait suffi pour lui ôter sa raison.... Mais il est coupable ; il a levé le fer contre son supérieur ; il a fait un de ces actes que la discipline militaire ne pardonne jamais ; pour lesquels il n'y a ni grace ni merci.... Adieu la fortune qu'il avait rêvée ! Adieu les bataillons qui devaient obéir à sa voix et les nobles insignes qui devaient dorer ses habits.... Puis jetant un regard mélancolique sur la côte Saint Sébastien, il songea qu'il ne la gravirait plus ; il n'embrasserait plus sa mère : tout était fini....

—Pierre, Pierre ! dit une voix qu'il crut reconnaître.

Il leva les yeux, et dans un coin obscur de sa prison il vit Marie.

Pierre lui dit la jeune fille, j'ai abusé de ta fatigue et de ton sommeil ; je t'ai trompé, j'ai enivré tes hommes et j'ai été prévenir les Vendéens.

Le premier mouvement du prisonnier fut tout à la rage ; il se leva furieux contre cette jeune fille, dont la trahison allait le faire mourir sans honneur d'une balle patriote ; puis s'arrêtant devant la faiblesse d'une femme il la considéra quelque-temps avec attention ; il s'étonna de l'avoir trouvée belle ou seulement jolie.

—Ecoute, lui dit la jeune fille, le conseil de guerre est assemblé, il s'occupe de toi sans doute ; ton manque de vigilance va être regardé comme un crime et tu sais que les *bleus* ne pardonnent pas !.... Tu es perdue, et c'est moi qui cause ta perte.... Tiens, suis moi ! je puis te sauver !.... Elevé dans cette tour, parente de celui qui la garde, je puis te dégiser, te faire sortir avec moi.... La Loire est notre mère à tous ; ce soir nous nous jetterons dans une barque et....

—Et... et quoi répondit Pierre qui ne comprenait pas.

—Et il n'y a pas loin aux échaliers.

—Aux échaliers ! aux traitres, aux rebelles ! s'écria Pierre transporté de fureur, et c'est à moi que tu fais une telle proposition..... moi quitter mon drapeau ! moi abandonner la cause sacrée de la liberté ! Si j'ai fait une faute et on va la punir, pour donner un exemple à l'armée, mais je tomberai comme un soldat et non comme un traître.

Le caractère astucieux de la jeune Vendéenne n'était pas assez élevé pour comprendre cet héroisme d'honneur militaire, et quoiqu'elle ignorât la principale faute de Pierre, sa rebellion contre son officier, elle allait continuer lorsque la porte de la prison s'ouvrit, et un militaire entra les bras croisés et le visage joyeux : c'était le capitaine de Pierre. A cet aspect inattendu Marie, qui n'était pas sortie du coin obscur qui la cachait, se glissa comme une couleuvre contre les murailles et sortit sans bruit la prison.

—Pierre, lui dit le capitaine, embrasse-moi, tu es lieutenant.

—Moi ! moi ! s'écria Pierre.

—Oui, toi ; tu viens de faire douze heures de prison pour avoir perdu ton sabre ; maintenant suis-moi sur la place d'Armes où Canclaux l'attend pour te donner l'accolade.

—Et ceci, dit Pierre les yeux mouillés de larmes et s'en posant son doigt sur l'ouverture faite la veille, par le sabre perdu, à l'habit de son capitaine.

—Tais-toi, tais-toi, personne n'a rien vu et ne sait rien ; nous étions seuls..... Et crois-tu que pour un moment d'ivresse j'irais priver la république d'un soldat comme toi ?..... Non, non ; mais, sur l'honneur, moi vivant, ne dit jamais rien..... D'ailleurs, il n'y a plus de sergent Pierre, il n'y a plus que le lieutenant.

Les deux officiers s'embrassèrent, et précisément parce que son ivresse n'était la suite d'aucun excès, jura que jamais une goutte de vin n'approcherait plus de ses lèvres. Pour un soldat que la fatigue des chemins, le froid pénétrant du bivouac et l'ardeur des champs de bataille devait assaillir, toute sa vie, le serment était rude à tenir. Pierre y mit une obstination toute bretonne ; il a parcouru en vainqueur les bords du Rhin sans que le Johannisberg lui-même ait pu le tenter ; il s'est assis à la table des rois sans que le nectar du Cloux Vougeot ait jamais teint le cristal de son verre. Modeste autant que brave, il a offert le rare exemple d'un soldat sans orgueil et sans ambition, qui, après la mort de Latour-d'Auvergne, a refusé de ses camarades le titre de premier grenadier de France, qui n'a pas voulu que l'empereur le créât comte, qui à Waterloo n'a pas pu mourir, mais ne s'est pas rendu, et qui enfin, comme un autre Bayard, à toujours été sans reproche et sans peur. Pierre vient de mourir dans la maison de la côte Saint Sébastien où il était né, et la ville de Nantes, fière d'un concitoyen pareil, va élever un monument à sa mémoire.—Pierre c'est Cambronne.

Tribune publique.

Au peu d'esprit que le bon homme avait, L'esprit d'autrui par complément servait.

Pour le Fantasque.

Mr. le Rédacteur.

Maintenant que nous sommes à l'âge d'or des correspondances et que je suis persuadé que l'on ne trouvera plus dans vos colonnes ni balivernes ni sottises de sous-lieutenant le chef d'œuvre d'un correspondant qui ne fut jamais correspondant *grâces à Dieu*, vous me permettrez sans doute de faire une petite remarque sur ces écrits d'un de vos abonnés. Si les correspondances d'un il paraît vous ont exposé à perdre quelques uns de vos abonnés, il est certain que la plupart vous en ont procuré un grand nombre. Mais au fait, il faut être grâces à Dieu de n'avoir jamais été correspondant et moi j'aurais mes actions de grâces aux siennes s'il ne l'eût été et cet fait.

Son zèle l'a porté à prendre une sorte de manie du style et de pauvre logique et cela je le dis *tier sarkanda*, il n'est pas assez sévère de citer des phrases qui sont pitoyables et contre le style et contre le bon sens. Il a manqué de logique en commettant de la même manière et l'agresseur et le défenseur d'un point qui aurait amené une discussion pour laquelle le public devait être juge, car l'un ou l'autre devait avoir tort.

Il est certain qu'il n'a pas de dire qu'il était un de vos abonnés pour se faire entendre mais il a oublié de dire qu'il n'était pas un des heureux de votre feuille car il n'aurait sans doute pas confondu l'attaque avec la défense.

Il veut après cela que vous fassiez parcourir tout le sombre empire de l'union et d'y laisser chemin faisant toute la correspondante inutiles et bavarde ; grand merci de l'offre qu'il vous fait de vous amener à la demeure de son ami et cela jour.

Cassé.